

*La rive
orientale*

Silvia
Baron Supervielle

*La rive
orientale*

SEUIL

COLLECTION

S | o | l | o

DIRIGÉE PAR RENÉ DE CECCATTY

ISBN 978-2-02-132751-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Il ne connaît pas le lieu. Se mettre en quête de ce lieu introuvable. Marcher dans la nuit le long des jours. Il ne le trouve ni dehors, ni dedans, qu'il soit debout ou couché, qu'il erre dans les pièces ou que ses yeux restent rivés au plafond. Aller à la recherche de ce lieu. Passer vers lui.

Il n'accède pas au mouvement.

Il se rappelle les deux femmes ; elles cherchent aussi un lieu dans sa pensée. Clara se présente simplement avec son visage rond, ses gestes souples. Derrière elle, apparaît Clarita, sa mère, avec ses yeux lumineux et tristes. Les parents de Clara habitaient à Temperley, dans les faubourgs de Buenos Aires, une maison basse ornée de deux fenêtres à grille et d'un patio intérieur, carrelé de noir et blanc. Le jardin donnait sur l'allée de platanes de la rue, dont les troncs s'élevaient au-dessus du mur de clôture. Dès que l'on y entrait, le parfum du jasmin du Cap enlacé à la grille se mettait à tourner autour de vous.

Clarita s'est avancée insensiblement. L'humeur baigne son regard diaphane. Un jour, son mari avait disparu de façon tragique lors de ces trajets qu'il faisait quotidien-

nement en train de Temperley au centre de Buenos Aires et vice versa. Clarita affirma qu'il avait été victime d'un accident. Or, en réalité, Fabián s'était jeté sur les rails, sous la locomotive. Personne, par la suite, n'essaya de comprendre les raisons de ce suicide, le silence de Clarita imposant à son entourage un silence aussi définitif que la disparition de son mari.

Né à Pontevedra, en Galice, Fabián n'avait jamais cessé de regretter l'Espagne. Il rêvait de ces surfaces où les champs se mêlent à des terres d'eau. En vérité, dans les régions du Río de la Plata, l'Espagne ne s'effaçait jamais des souvenirs, les Espagnols qui arrivaient à s'en détacher étant rares. Plus que les racines, la matière rude, altière, de cette terre particulière rattrapait les immigrants et leur descendance. Les Argentins appelaient l'Espagne « mère patrie », et bien que cette patrie circulât déjà diluée dans leurs veines, elle y gardait sa couleur distincte et flamboyante.

Fabián conservait dans sa bouche l'accent de son pays comme un aliment précieux avec lequel il nourrissait son énergie et instruisait ses actes. Il conservait dans ses yeux son regard noir. Ce n'est pas sa famille qui lui manque mais les lumières, l'odeur, le vent de sa terre de soleil et d'ombre. C'est elle qui modèle ses souvenirs, ses sentiments, ses rêves. Bien que ses ancêtres fussent espagnols de même, Clarita était née en Uruguay, ses souvenirs et ses rêves ne voyageant que sur les collines clémentes de son pays, par-delà le Río de la Plata, dont les eaux, à partir du port de Montevideo, se confondaient avec la mer.

Il y songe : après leur mariage, lorsque Clara quitta ses parents pour emménager à Buenos Aires dans son appartement, il venait d'être promu inspecteur général de la Douane centrale. Deux événements se produisirent presque aussitôt. Le premier fut que Clara, qui téléphonait sans cesse à sa mère, se mit à lui écrire. De toute évidence, sa mère lui manquait. Clarita, quant à elle, ne sortait qu'avec sa fille, étant attachée à sa maison et se plaisant à broder et à lire dans son jardin la plus grande partie du temps. Sa fille devait lui manquer de même. Elle passait de longues journées seule. Seul était son silence et seule sa beauté. Le second événement fut que, sans avertir sa famille, Fabián prit la décision de retourner en Espagne.

Bien qu'ils fussent ce qu'on appelle heureux, Clara se languissait de ne plus vivre auprès de sa mère. Plus tard, il s'aperçut qu'elles passaient leurs journées à faire des courses dans les magasins ou à aller au cinéma. Il apprit qu'elles déjeunaient à Temperley dans le jardin et que, l'après-midi, elles se reposaient sous le magnolia sur les chaises longues. Sans doute avaient-elles besoin d'être ensemble ainsi, en se parlant un peu ou sans parler. De plus, elles se ressemblaient, quoique Clarita fût plus belle et fine. Même présentes chez elles et attentives aux nécessités de leurs époux, Clara et Clarita ne constituaient qu'une seule personne, Fabián et lui restant à l'écart, chacun livré à ses occupations.

De but en blanc, donc, Fabián annonça à sa fille qu'il s'embarquait pour l'Espagne sur le prochain bateau. Il est possible que, fatigué de garder son projet pour lui, il ait fait cette annonce pour connaître l'effet qu'elle produirait. Depuis qu'il a traversé l'océan, il n'est pas revenu à son pays, le projet d'un retour s'étant graduellement enraciné en lui. Quelque chose en attente avait mûri, quelque chose qui l'attendait aussi et qui, au fil des jours, se faisait de plus en plus pressant. Fabián ne concevait pas sa vie en Argentine au présent ni dans un avenir qui le rattrapait sans crier gare.

À longueur de journée, il se représente Pontevedra, ses quartiers, la maison de ses parents. Il anticipe sur les transformations probables subies par sa ville, puis revient en arrière, incapable de les accepter. Il appréhende de partir et à la fois de rester où il est, de mourir loin de son pays. Mourir ailleurs signifiait mourir à moitié. Il craint de flotter à jamais hors de la vie et de la mort à l'exemple de ces malades qui s'éteignent en continuant à respirer pendant une durée illimitée. Pour mourir, il fallait être entier. Fabián ne sait pas exprimer son mal, il n'est pas en mesure de prendre une décision ; le projet du retour le harcèle et le tourmente cruellement.

Rue Lafinur, à Buenos Aires, il possède une boutique de chaussures, flanquée d'un atelier de cordonnerie dans l'arrière-salle. Le va-et-vient entre les clients et les machines accorde un répit à son tourment. Il prend goût à ouvrir les sacs en observant les visages, lorsqu'il en retire la chaus-

sure lustrée, redevenue flambante après la réparation. Outre des chaussures habillées et de sport, il propose un grand échantillon de modèles. Les boîtes succèdent aux sacs. Fabián soulève le couvercle, dégage la chaussure du papier de soie et la retourne devant les intéressés. Il fait habilement ce geste. Sa clientèle est essentiellement féminine ; il sait écouter les histoires de ces femmes dont il connaît, par ailleurs, les enfants et les familiers.

Mais lorsque vient le soir, dès qu'il tourne la manivelle du rideau métallique, le faisant grincer, l'idée du retour en Espagne l'assaille à nouveau, le poursuivant durant le trajet en autobus jusqu'à la gare. Dans le wagon qui le conduit à Temperley pendant environ une heure, cette idée pèse tellement sur lui qu'il n'est presque plus capable de la penser. Arrivé à destination, Fabián continue son chemin à pied, sous les platanes, quelque peu réconforté par la perspective de revoir sa femme.

L'image de Clarita le ferait fondre en larmes. Fabián se méfie de l'ascendant qu'elle a sur lui. Cela pourrait anéantir son identité espagnole. Il rejette la nostalgie qui résulte d'une capitulation. À son insu, Clarita l'oblige à porter son choix : elle sans l'Espagne ou l'Espagne sans elle. C'est pourquoi il reste sur son quant-à-soi, se refusant aux gentilleses et aux dons : si l'on ne reçoit rien, on est dispensé de donner à son tour. Fabián ne veut pas échapper à son destin, le départ d'Espagne, l'escale à Montevideo et le séjour en Argentine lui paraissant une déviation de sa vie et de sa mort. D'autre part, depuis le mariage de Clara, Fabián a l'impression qu'ils se sont isolés, chacun de son côté, sa femme, sa fille et lui. Sans compter le nouveau

venu, cet étrange inspecteur des douanes qui perpétue ses habitudes de célibataire.

Il se fixa alors une date, qu'il ne dépasserait pas, pour prendre les billets du voyage. Fabián aspire à faire la traversée du retour en bateau, de la même manière qu'il la fit à l'aller. Ce serait comme une réhabilitation, la quille du retour emportant dans son sillage la quille du départ. Débarquer chez lui ! Rester debout sur sa terre, les pieds joints ! L'émotion et la frayeur l'ébranlent. Il ravale ses larmes : non, il ne laissera pas l'image de Clarita s'interposer.

Au jour dit, Fabián ferma le magasin à midi trente et se rendit dans une agence de voyages des environs. Une jeune femme le renseigna, les yeux braqués sur l'ordinateur ou sur les vitres donnant sur la rue. Après quoi, elle écrivit quelque chose sur un papier et lui communiqua un chiffre d'une voix uniforme. Fabián eût aimé lui poser quelques questions mais il opta pour le silence. Il inscrivit le chiffre sur un chèque. La jeune femme mit le billet dans une enveloppe qu'elle lui remit en lui adressant un bref sourire. Fabián prit l'enveloppe et sortit. Dans la rue, il n'a plus une image, plus une idée. Son cœur bat faiblement, ses jambes chancellent. Il avance avec lenteur, s'assoit sur un banc du trottoir : les passants ne l'ont pas remarqué.

Subitement, Clarita est revenue dans ses yeux. Alors, au lieu de retourner au magasin, Fabián prend l'autobus en direction de la gare. Lorsqu'il y arrive, il fait noir, le quai est désert. Il entend un sifflet dont le son s'accroît, en prolongeant son gémissement, tandis que deux lanternes aveuglantes se lancent sur lui à vive allure.

L'Inspecteur des douanes tente d'élucider ces faits. Comme il n'est, lui, jamais parti de nulle part, il n'a pas de retour en perspective. D'ailleurs, s'il s'en allait, il ne reviendrait plus. À l'improviste, sans raison, il se rappelle la peau de Clara sur laquelle il aime poser sa main. Clarita, au contraire, avait une apparence pâle, translucide, des veines visibles sur les mains, de minces rides sur le visage. Après la mort de Fabián, elle s'habilla en noir avec de longues jupes et des décolletés ronds. De temps à autre, des perles ornaient son cou, son visage nimbé d'une chevelure blanche ramassée sur la nuque.

Il revoit Clarita à Temperley : elle avance dans la salle sombre, entre le piano droit et la haute bibliothèque. Elle est assise dans le fauteuil grenat, ou dehors, sous le magnolia, tenant un livre dans ses mains. Elle écrit dans sa chambre, penchée sur un secrétaire à tablettes décorées de marqueterie : il la voit refermer l'abattant avec une belle clef de bronze. Les meubles foncés reluisent dans les pièces en rez-de-jardin. Clarita donne l'impression d'attendre quelqu'un. Elle était toujours bien mise, élégante dans sa

robe de crêpe et avec ses perles. Dès le matin, elle se disposait à accueillir ce visiteur possible, n'étant pas spécialement déçue s'il ne frappait pas à sa porte. Clarita se complaisait dans cette préparation qui s'achevait à la tombée de la nuit. De sorte qu'elle avait invariablement l'air d'une reine. Hors des périodes de deuil, elle portait des robes de soie, imprimées en noir et blanc, aux cols souples blancs, les manches, arrêtées au coude, dénudant ses bras fins.

La passion de la mère pour la fille n'a d'égale que celle de la fille pour la mère. Chacune devine les pensées de l'autre et partage ses goûts, son enthousiasme pour les mêmes choses, lesquelles varient d'une fleur à un livre, d'un pays à une peinture ou à un plat cuisiné, d'une toilette admirée dans une revue, à un objet aperçu dans une vitrine. Lorsque Clara parle, Clarita hoche la tête de haut en bas en esquissant un sourire ; lorsque Clarita parle, Clara l'écoute en la dévisageant avec ravissement. Parfois, lorsque Clara est sur le point de dire quelque chose, Clarita retient les mêmes paroles entre ses lèvres. À tout instant, l'une est capable de compléter la phrase de l'autre.

Toutes deux atteignent le comble de la félicité lorsque la mère invite la fille à partir en voyage. Alors, à Temperley, elles déplient des cartes géographiques et, durant des jours et des jours, organisent le périple en tenant compte des lieux de prédilection connus ou inconnus. La plupart du temps, elles retournent aux endroits qu'elles affectionnent, n'y tarissant jamais le plaisir des découvertes. Aucun deuil, à ces moments-là, ne venait à bout de leur joie, tout prétexte étant bon pour l'orienter du côté où elle avait des chances de s'incarner et de grandir.

L'Inspecteur songe à ces voyages impénétrables.

Il se pouvait qu'après le départ de sa femme Fabián éprouvât du soulagement. Dans la maison vide, peut-être se sentait-il délivré de son idée obsessionnelle. Il lui arrivait, le soir, de téléphoner à l'Inspecteur pour lui annoncer la réception d'une carte postale des voyageuses, envoyée d'un endroit prodigieux où elles avaient fait halte. Pour les deux hommes, quoi qu'il en fût, que Clara et Clarita fussent présentes ou absentes n'avait pas une incidence majeure sur le cours des choses.

Lorsque sa journée à la douane prend fin, l'Inspecteur ne rentre pas directement chez lui. Ses bureaux se situent dans le *Bajo*, ou partie basse de la ville, laquelle longe d'un côté le Río de la Plata et, de l'autre, l'avenue Leandro Alem. Il y gare sa voiture puis remonte à pied la rue Lavalle ou l'avenue Corrientes jusqu'au secteur des cinémas, des librairies, des magasins illuminés jusqu'à l'aube sous des pancartes et des néons multicolores. En déambulant ainsi, il prenait conscience de son maintien bizarre : le complet sombre, la chemise blanche, les chaussures noires cirées. Mains dans les poches, il flânait le long des vitrines rutilantes en y épiait son image. Il accompagnait cette image bizarre au milieu de la multitude festive qui se déversait sur les trottoirs. Lorsqu'il était fatigué de marcher, il rentrait dans un magasin ou un bar.

Si sa femme est en voyage, l'Inspecteur prolonge ces détours. Clara ne lui a jamais renvoyé son image. Il a l'im-

pression que, échangerait-il le complet et les chaussures contre un tee-shirt et des baskets, elle ne le remarquerait pas, pas plus que les commerçants de son quartier, ou ses collègues à la douane dont l'expression ne se modifie qu'en de rares occasions. Apparemment, rien en lui ne suscite de reflet. L'Inspecteur ne se voit dans aucun regard. C'est pourquoi, la nuit, lorsqu'il vagabonde, mêlé à la multitude de Corrientes, il cherche à s'entrevoir dans les miroirs qui reproduisent sa silhouette. Il existe, cela le surprend, le stimule.

Il ne renvoyait pas davantage aux autres leur image.

Clara et lui ne se voient pas réciproquement. De sorte que, comme des aveugles, ils font les gestes nécessaires pour vivre ensemble le mieux possible. Sans doute répondaient-ils à une volonté extérieure. Clara et Clarita, en revanche, passaient leur temps à se renvoyer leur image magnifique. Lorsqu'elles disaient *je*, cela signifiait l'une ou l'autre, l'une et l'autre, l'une pour l'autre. Les vœux de Clara sont devinés par sa mère séance tenante et inversement. À l'ordinaire, elles restent captivées durant des heures par leur voix au téléphone, s'y lisant un livre ou des recettes de cuisine, des articles de journaux, des revues auxquelles elles sont abonnées. Le téléphone sonne dans la maison dès le petit déjeuner, et à midi, puis à deux, cinq, huit heures de l'après-midi, et après le dîner ou tard durant la nuit. L'Inspecteur ne se soucie pas de répondre aux appels. Lorsqu'il rentre chez lui, il feuillette le journal en buvant un whisky. Le dîner est toujours prêt à l'heure. Clara prépare ses plats favoris.

Il fallait l'admettre : Clara jouait son rôle d'épouse irréprochablement. Dans l'appartement, des fleurs s'ouvrent

dans les vases, les meubles et les bronzes brillent, les chambres sont en ordre. Sa femme veille à ses habits, bien disposés dans l'armoire, à ses chemises en pile, repassées avec art. Pour elle, avec le poste qu'il occupait à la douane, la présentation avait une importance considérable. Il n'était pas question de faillir de ce côté : les gens vous jugeaient là-dessus.

Une volonté extérieure dirige leur existence.

Ils s'y rangent, en trouvant leur compte dans une entente fonctionnelle. Lorsqu'il pose sa main sur sa femme et qu'elle consent à lui, l'amour se déroule machinalement et s'achève à la hâte. Clara se lève et court vers une autre besogne. D'un autre côté, elle faisait bien l'amour, avec assurance, comme le reste des choses. Mais elle ne prenait son temps que pour téléphoner à sa mère ou se promener avec elle. Au vrai, Clara venait rapidement à bout de ses activités, celles de l'amour incluse, afin de réserver à sa mère un temps plus vaste. À la seule pensée de sa mère, le temps ne comptait plus pour elle : son mari s'évanouissait d'un coup. Si jusque-là il était enveloppé de transparence, lorsque Clara revenait à sa mère, il passait à l'état invisible. L'Inspecteur éprouvait cette transformation à fleur de chair.

De toute manière, Clara adorait la vitesse. Elle la pratiquait dans tous les sens dans les rues de Buenos Aires au volant de sa Fiat. Incapable de faire un pas dehors sans recourir à sa voiture, dès qu'elle y pénétrait, elle filait

laissant loin derrière le reste des véhicules où, furibonds, l'index sur la tempe, les conducteurs vociféraient derrière la vitre. Clara leur offrait un sourire et un petit geste d'adieu. Une fois, un conducteur la surprit en surgissant comme une bombe à ses côtés. Furieuse, elle le poursuivit et le dépassa en lui tirant la langue. Habile à se glisser entre les voitures en zigzaguant, elle prenait toujours la première place sur la ligne des feux.

La plupart du temps, lors de ces va-et-vient, Clara exécutait une commission pour sa mère, se dépêchant afin de devancer ses souhaits. Clara faisait provision de surprises pour elle, ses inventions étant inépuisables et sa Fiatina – comme elle la surnommait – s'emballant à la tête des autres voitures. Jamais elle n'eut d'accident, malgré l'allure agressive des autobus qui sillonnaient la ville en crachant des nuages d'une épaisse fumée noire. Clara ne s'en inquiétait pas, elle se faufilait entre les nuages et réapparaissait aux feux rouges, son moteur vrombissant comme elle.

Autant mère et fille forment une même personne, autant elles sont différentes. Clara est gourmande, sensuelle ; Clarita, éthérée, fragile, habitée par l'attente. Le dimanche, lorsqu'ils lui rendent visite, ils la trouvent debout au milieu de la salle, la main sur un appui. Il n'était pas facile de dire combien de temps elle demeurerait dans cette posture, les yeux sur la porte d'entrée. Bien qu'elle se retournât, à leur arrivée, et fit quelques pas, elle ne changeait pas de posture intérieurement. Même assise à table, Clarita continuait à attendre, et même lorsqu'elle écoutait sa fille, avec un sourire, son visage tourné vers elle.

Là-dessus, l'agitation se remet en marche : elles pro-

jettent un nouveau voyage. L'itinéraire se modifie, les propositions fusent, reculent, prennent des directions inespérées. Penchées sur la carte, mère et fille tournent autour des pays d'Europe : Angleterre, Italie, Grèce. L'Espagne évoquait des souvenirs tristes, la croix, la guerre et le soleil qui brille sur le deuil et le sang. En vérité, tous les pays d'Europe étaient des prétextes pour arriver en France. Clarita et Clara adoraient la France par-dessus tous les pays. Une fois en Europe, s'en éloigner et y revenir promptement faisait partie du bonheur de la traversée. Clarita avait hérité cet amour de sa mère, et Clara de la sienne. Aucun paysage ne leur offrait tant de possibilités de faire s'envoler leur joie.

À la douane, l'Inspecteur est la barrière qui trace la frontière de l'entrée et de la sortie. Il fait office d'obstacle lorsqu'il rôde dans les hangars en surveillant les opérations. Certains articles y ont été admis temporairement, d'autres de façon définitive. Les caisses étaient placées en entrepôt réel, dans les locaux de la douane, ou en entrepôt fictif, chez les particuliers. L'Inspecteur possédait la clef du premier entrepôt et pouvait pénétrer dans le second à tous moments. Un cachet, une signature abrégée, qu'il apposait sur un papier, libérait les marchandises.

Il ouvre ou ferme la barrière selon sa volonté.

Il retient ou libère les arrivages, fait attendre, le temps qu'il le veut, les expéditeurs et les destinataires. Dès que les marchandises entrent dans les dépôts, elles sont rangées par ordre d'arrivée et disposées selon ses jugements. D'un coup d'œil, il identifie les colis voués à sortir ou à rester quelques jours sur place, ou à y déperir. Vivement aussi ses hommes comprennent la répartition qu'il prescrit. À la douane, l'Inspecteur est le maître de sa volonté. Pas un ballot ne lui échappe.

Cernées de piles de formulaires en couleur, les secrétaires conversent entre elles ou avec de jeunes sous-chefs. Elles révisent les feuilles blanches, roses, vert pâle en jouant avec les plombs et toutes sortes d'estampilles, timbres et poinçons. Elles négligent les formalités avec une complaisance dont les supérieurs, autant qu'elles-mêmes, ont pris l'habitude. Quelque chose les contraint à défier le temps en feignant de travailler. Les démarches sont remises au lendemain ou reportées indéfiniment.

Certains articles reviennent au point de départ, d'autres sont délaissés, d'autres se volatilisent durant le transport. En revanche, tous les colis étaient dignes d'admiration, les emballages intérieurs comblant ingénieusement les creux et enrobant les formes qui s'y imbriquaient. Les couvercles enfermaient l'ensemble avec perfection. Des spécialistes se chargeaient de les ouvrir ; les mains gantées, ils en fouillaient les entrailles, y dégageant ce qui était à vérifier.

Souvent, l'Inspecteur lui-même palpe les paquets ; il fait un mouvement de la tête, et poursuit son chemin.

L'Inspecteur surveille les frontières de la mer et de l'air.

Dans la semaine, il prend la direction de l'Aeroparque de Palermo, où atterrissent les avions venant de l'intérieur du pays et de l'Uruguay. Il s'intéresse en particulier à ces derniers, non seulement parce qu'il croit avoir de la famille par-delà le fleuve, mais parce que les vols en provenance de Montevideo travaillent en liaison avec ceux qui arrivent à l'aéroport international d'Ezeiza. En conséquence, la

contrebande pouvait s'introduire en Argentine via Montevideo. En bordure du fleuve, les pistes de l'Aeroparque accueillent toutes sortes de passagers, parmi lesquels de nombreux Argentins, propriétaires d'opulentes villas sur les côtes de l'Uruguay.

Un jour, l'Inspecteur se rendit sur ces côtes éclatantes, balayées par les lames de l'Atlantique. Un avion le déposa de l'autre côté du Río de la Plata, en Uruguay, où, à l'aéroport, il prit le car de la compagnie ONDA qui effectue le circuit de la côte à partir de Carrasco. Il traversa Pinares, Las Flores, Atlántida, Piriápolis, Punta del Este, José Ignacio, la Paloma, Cabo Polonio, Punta del Diablo, jusqu'à Chuy où commence le Brésil. Espacées, étincelantes, les vagues battaient les plages blanches sinueuses. C'était la mer, il lui sembla, qui dessinait les sinuosités du rivage.

Il avait ressenti la discrétion des gens. Une retenue, une décence indicibles se dégageaient de leur présence. Durant l'été, dans leur propre pays, les Uruguayens se faisaient gentiment repousser des belles plages et des beaux quartiers, n'étant pas assez fortunés pour rivaliser avec leurs riches voisins argentins et brésiliens, dont les manières de parvenus, si on les comparait à eux, semblaient se parfaire de génération en génération. Ils se réfugiaient dans des criques étroites. Pour l'Inspecteur, toutefois, l'indifférence à l'égard de l'argent était une attitude suspecte. Il ne croyait ni au détachement ni au désintéressement.

Aujourd'hui, tandis qu'il roule vers l'Aeroparque, il a la sensation de respirer à nouveau l'air clair de l'Uruguay. En ouvrant la vitre du car, il avait reçu une brise de fraîcheur où s'exhalait l'arôme de la pinède, du sable, de la mer